

Comptes rendus

I

PROPOS D'ANNIVERSAIRE

La Société d'histoire du Valais romand a célébré son 75^e anniversaire à Monthey le 11 novembre 1990; à cette occasion, son président a tenu les «Propos d'anniversaire» qui suivent. En les publiant, le comité entend montrer le regard que la Société d'histoire du Valais romand porte sur elle-même en 1990 et témoigner de la conscience qu'elle a des problèmes de l'histoire valaisanne et de ses historiens.

Un anniversaire est une occasion conventionnelle de se réjouir d'exister. C'est donc d'abord une fête. Mais c'est aussi le moment de manifester sa bonne forme, de rappeler des souvenirs et surtout de dire, ou de redire, des raisons d'être et des raisons d'espérer. La fête, c'est toute la journée avec de la musique, avec des discours, avec une magnifique conférence et avec un repas pris en commun. Pour l'instant, les propos que je vais tenir devant vous veulent rappeler les faits et gestes, mais aussi les espoirs de notre Société. Je voudrais toucher deux sujets qui sont d'ailleurs très liés: notre Société d'abord, puis l'histoire en Valais.

La Société d'histoire du Valais romand

Après un bref rappel du passé, j'aimerais d'une part définir la Société, c'est-à-dire montrer comment elle se perçoit aujourd'hui, et d'autre part indiquer des perspectives d'avenir.

Notre passé

A plusieurs reprises, la Société d'histoire du Valais romand a jeté un regard en arrière pour dire ce qu'elle avait fait et comment elle l'avait fait. Les *Annales valaisannes* ont publié ces discours, notamment ceux du 25^e et du 50^e

anniversaire. Les deux fois, c'est le chanoine Léon Dupont Lachenal qui, d'une plume brillante et proluxe, a raconté l'aventure de notre Société. Il est trop tôt pour reprendre la question sous cette forme. Je dirai simplement que, vue à travers les *Annales valaisannes*, notre Société témoigne, sous les influences successives de Jules-Bernard Bertrand, du chanoine Dupont Lachenal, d'André Donnet et de quelques autres, d'un effort constant pour devenir plus scientifique et plus rigoureuse dans la recherche historique, non sans céder parfois à un certain académisme. Mais ce travers lui sera pardonné en considération du long et patient travail qu'elle a fourni pour approcher tous les aspects de la connaissance du passé et pour les faire aimer. Peu à peu, à partir de 1946, de nouvelles collections, *Vallesia* d'abord, puis la *Bibliotheca vallesiana*, viennent épauler et, d'une certaine manière, concurrencer nos *Annales valaisannes* auxquelles elles ravissent un quasi monopole de l'histoire que nous avons de fait et sans l'avoir cherché. L'unité de direction de ces collections et de notre bulletin, l'accroissement du nombre de travaux à publier expliquent que notre Société n'ait pas éprouvé jusqu'à maintenant le besoin de se remettre en question ni dans ses objectifs ni dans sa manière de travailler.

Définitions de la Société et perspectives d'avenir

J'ai été amené plus d'une fois ces dernières années à devoir définir notre Société. La difficulté où j'étais de répondre à toutes les questions posées m'a conduit à préciser nos caractères.

Que sommes-nous? J'ai un choix de réponses et, comme dans tout essai de définition, je commencerai par dire ce que nous ne sommes pas, avant de dire ce que nous sommes, ce que nous pourrions être et ce que nous souhaitons.

Ce que nous ne sommes pas

D'abord nous ne sommes pas un institut de recherches spécialisé dans l'étude du passé valaisan ou d'un domaine particulier de ce passé. Cette voie qui était en germe dans l'esprit des fondateurs n'a pas été suivie, parce qu'elle paraissait tout à fait utopique jusqu'à une époque récente et, surtout, parce que les institutions culturelles officielles du canton paraissaient vouloir remplir cette fonction.

Nous ne sommes pas non plus un collège de spécialistes réunis pour la réalisation d'une oeuvre bien définie et s'entourant d'une Société d'amis à qui l'on demande de financer l'opération. Nous avons été sollicités une fois ou l'autre de jouer ce rôle, notamment pour la publication du premier armorial en 1946. Chaque fois nous avons dû nous contenter d'un discret patronage sans réel appui financier.

Nous ne sommes pas davantage une association de sauvegarde du patrimoine en général ou de tel ou tel témoin du passé. A l'heure où l'on aime à mobiliser les gens pour la défense d'une cause, nous allons peut-être à contre-courant en faisant des conflits qui divisent les opinions publiques un objet d'étude plutôt qu'une occasion de prendre parti. Nous voulons comprendre, pas défendre à tout prix: cela n'exclut pas que nous soyons peinés de telle ou telle évolution et que nous criions haro sur telle ou telle réalisation. Connaître le passé n'est pas synonyme de vivre dans le passé. En ce sens, et pour préciser ma pensée, nous ne sommes pas des adeptes à tout crin du Vieux Pays. Voilà bien une expression qu'il ne me viendrait pas à l'idée d'utiliser dans la conversation, par contre il m'intéresse au plus haut point de comprendre comment elle est devenue synonyme de Valais et pourquoi, aujourd'hui, elle irrite tant les uns et réjouit les autres. Car il y a beaucoup à apprendre sur nos mentalités et sur leur évolution à travers la réception dans la langue courante d'une expression particulière dont l'emploi ne devait pas sortir d'un contexte restreint et spécialisé.

Enfin nous ne constituons même pas un groupe de pression. La totale liberté de nos membres, l'ouverture de notre Société à tous les courants et à toutes les disciplines de l'histoire n'ont jamais permis la formation d'une politique définie que notre comité pourrait demander aux membres de défendre. Aucun homme politique, par exemple, ne s'est jamais senti piégé en entrant dans notre Société.

Ce que nous sommes

Nous sommes éditeurs d'une revue, les *Annales valaisannes*, qui, depuis 1916, a fait paraître 12750 pages imprimées. Si je commence par cela pour dire ce que nous sommes, c'est que les *Annales valaisannes* sont le seul lien entre tous les membres de notre Société. Mais c'est aussi que l'édition de cette revue épuise nos ressources financières et occupe une large partie du temps bénévolement donné à la Société par plusieurs membres du comité. Cela explique des attitudes parfois frileuses, car notre budget ne suffit jamais à nos ambitions d'éditeurs. Attitudes frileuses: permettez que j'en donne un exemple à travers les *Annales valaisannes* de 1990 que vous venez de recevoir.

Pour l'anniversaire de la Société, deux démarches ont été décidées: l'une concerne l'histoire de la Société, l'autre un répertoire de la collection depuis 1916. Dans le premier cas, pour ne pas prendre trop de place et pour ne pas coûter trop cher, on a renoncé à donner la liste des comités et celle des conférences prononcées lors de nos assemblées depuis 1915, parce que déjà publiées en 1966; on s'est donc contenté de les poursuivre l'une et l'autre de 1966 à nos jours. Mais c'est oublier que les membres actuels sont pour la plupart entrés dans la Société après 1966 et qu'ils ne possèdent pas le numéro de la revue auquel on les renvoie.

Quant au répertoire des *Annales valaisannes*, nous avons été soulagés de voir son établissement prendre du retard, nous permettant de renvoyer sa

publication à 1991, ce qui arrangeait momentanément nos finances. Je tenais à souligner cet aspect de la question, car il doit vous faire comprendre que la Société produit une oeuvre dont elle garantit autant que possible la qualité, mais qui accapare tous ses moyens. Cela me permet d'ouvrir ici une parenthèse pour dire à quel point l'aide substantielle de la Loterie romande est appréciée.

Une édition, c'est vraiment une énorme entreprise pour des bénévoles. C'est à travers elle pourtant que la Société peut le mieux réaliser ses objectifs et, dépassant le cercle restreint de ses membres, offrir à toute la population valaisanne, des bribes d'histoire de notre pays.

Alors, disons-le donc enfin: nous sommes un groupement de gens que l'intérêt pour l'histoire et, particulièrement, pour leur histoire cantonale réunit. C'est tout: pour y entrer, pas de titre à faire valoir, pas de travaux à présenter, pas d'opinion politique ou religieuse à justifier. Cette attitude de notre Société permet aux membres d'avoir des positions personnelles et même d'émettre ou de publier des opinions engagées et pas toujours scientifiques. Car ce faisant, ils n'engagent pas la Société. Et la Société ne cherchera pas à les dissuader d'écrire ceci ou cela, à moins qu'ils ne prennent expressément son avis.

Nous voulons offrir une tribune aux chercheurs afin de faire constamment le point de la recherche historique, archéologique, etc., en Valais. Nous voulons permettre, en outre, à quelques-uns d'entre eux de publier leurs travaux quand ils n'ont pas, en principe, l'envergure d'un livre. Bref, tous nos efforts tendent à créer un climat de sympathie autour de l'histoire valaisanne.

Mais nous avons beau vouloir n'être que cela, on nous considère comme moralement responsable de l'histoire valaisanne d'expression française. Avec raison, parce qu'enfin on ne réunit pas ceux qui font l'histoire et ceux qui aiment l'histoire sans qu'il en résulte une certaine représentativité et une certaine responsabilité que nous acceptons et que nous voulons assumer.

Ce que nous pourrions être

Nous n'avons plus, je crois, à faire la preuve de nos capacités intellectuelles, comme si nous étions toujours en instance de passer un examen de compétence devant l'opinion suisse. Cela devrait nous libérer du carcan académique dans lequel nous nous sommes enfermés et nous permettre d'être un éditeur rajeuni, plus dynamique et plus populaire, à condition de conserver la tradition de qualité et de rigueur scientifique que nous avons peu à peu fait nôtre. Si je reprends l'exemple du numéro 1990 des *Annales valaisannes*, on devrait le voir plus illustré d'abord, plus accrocheur dans sa conception graphique aussi; enfin je vous laisse imaginer ce qu'il pourrait être.

Pour développer le goût de l'histoire valaisanne, ce qui correspond à l'un de nos objectifs, nous pourrions être promoteurs d'activités diverses à l'intention de publics ciblés: jeunes, retraités, etc. Des besoins très nets ont été exprimés dans ce sens que nous n'avons pas encore pu satisfaire faute d'avoir trouvé le personnel apte à répondre à ces demandes.

Enfin nous pourrions nous instituer maître d'oeuvre pour des entreprises d'intérêt cantonal: une histoire du Valais ou une encyclopédie à l'exemple de celles de plusieurs cantons. Suivant le cas, il devrait s'agir d'être un maître d'oeuvre associé à d'autres Sociétés intéressées à un projet commun.

Ce que nous souhaitons

Nous voudrions élargir encore notre assiette: avoir plus de membres et plus d'auteurs. Les *Annales valaisannes* y gagneraient un plus fort tirage, d'une part, et des articles plus variés, d'autre part. Mais surtout, nous voudrions voir plus de membres s'engager dans les activités de la Société. Les bonnes volontés ne manquent pas: c'est plutôt l'organisation du comité qui est insuffisante pour arriver à gérer de façon efficace les multiples collaborations qui ne manqueront pas dès que nous en ferons la demande.

Nous voudrions enfin que les pouvoirs publics reconnaissent la valeur du travail de notre Société, notamment ses publications, et que nous soyons assurés d'un soutien des autorités adapté à notre action. Nous souhaitons cela d'autant plus fort que nous sommes conscients de jouer un rôle non négligeable dans le développement culturel du Valais et même, pourquoi ne pas le dire, dans la formation d'un esprit civique.

Les besoins du Valais en histoire

Je n'ai pas la prétention d'être exhaustif en inventoriant l'ensemble des besoins en histoire. Je voudrais simplement en signaler quelques-uns qu'on peut rassembler dans trois groupes.

Des entreprises actuelles et professionnelles

Chaque historien, professionnel ou amateur, est libre d'effectuer les recherches qu'il veut et de les conduire comme il l'entend. Il est rare cependant qu'un historien ne s'avise pas de savoir ce que font les autres qui travaillent dans des zones proches de la sienne; il est plus rare encore qu'il ne soit pas marqué par les travaux des autres. Les historiens amateurs ont besoin d'être stimulés par les travaux des professionnels. Or, aujourd'hui, les professionnels sont massivement présents en archéologie, très présents en histoire de l'art, mais beaucoup trop rares en histoire. Cela n'est pas bon, cela conduit à une certaine sclérose historique. On le voit bien puisque les vulgarisateurs exploitent encore et toujours les travaux du XIX^e siècle pour l'histoire valaisanne, alors qu'ils donnent pour la préhistoire, par exemple, des renseignements qui datent généralement de moins de 20 ans. Je sais bien qu'il ne faut pas dramatiser le constat. En histoire, il y a une masse de documents et

d'ouvrages publiés au XIX^e siècle ou tout au début de ce siècle, alors que pour la préhistoire, c'est encore à l'époque quasiment le désert. Il n'empêche qu'il faut s'étonner de ce décalage, car il révèle que l'histoire ne joue chez nous que très partiellement son rôle socio-culturel. Lorsque j'enseignais, au niveau secondaire, à des élèves d'abord préoccupés de savoir à quoi sert ce qu'on leur apprend, j'avais coutume de dire haut et fort: l'histoire se fait au présent; la connaissance du passé doit permettre de répondre aux questions qu'on se pose maintenant et ici. Je reprends ces déclarations devant vous, j'aimerais que vous les fassiez vôtres. Cela voudrait dire qu'on s'efforce de mettre au travail maintenant des chercheurs qui posent des questions actuelles et qui utilisent des méthodes actuelles pour étudier des fonds d'archives. Cela voudrait dire que des collectivités (bourgeoisies, communes, Etat, mais aussi congrégations et ordres religieux, consortages, entreprises, sociétés, familles, etc.) confient des mandats de recherche à des historiens dont elles rémunèrent le travail et auxquels elles assurent la publication des résultats de leurs investigations. Cela voudrait encore dire qu'on s'intéresse aux chercheurs qui oeuvrent en Valais, qu'on soutient leur activité. Peut-être irions-nous alors vers une production historique plus importante, plus diversifiée, plus novatrice et qui ne se limiterait plus à des mémoires de licence, exceptionnellement à des thèses, uniques travaux historiques d'auteurs qui sont dès la fin de leurs études universitaires perdus pour l'histoire valaisanne.

Des entreprises de vulgarisation

Il est inutile de se plaindre de l'absence d'une bonne vulgarisation historique qui intègre les recherches les plus récentes. Il faut la réaliser: c'est aux chercheurs eux-mêmes à entreprendre ce travail en collaboration avec des spécialistes de la communication. C'est à des Sociétés comme la nôtre peut-être d'organiser ce travail, de réunir des spécialistes et de trouver un éditeur. J'ai dit «peut-être», car nous ne sommes pas les seuls à avoir cette préoccupation. Je rappellerai pour mémoire l'exposition «Le Valais avant l'histoire» qui nous a valu, grâce aux Musées cantonaux et à sa directrice, Mme Marie Claude Morand, une remarquable synthèse de la préhistoire valaisanne réalisée par les chercheurs eux-mêmes sous la direction de M. Alain Gallay et de M. François Wiblé. Les écoliers valaisans disposeront bientôt de manuels ou de fiches d'histoire établis par des enseignants avec l'appui permanent des meilleurs spécialistes locaux. Mais tout n'est pas fait. L'histoire du Valais mérite un dépoussiérage: à vouloir l'entreprendre, on s'apercevra bien vite des lacunes qui demeurent dans la connaissance de ce passé, on remarquera bien vite aussi les domaines où nos connaissances ont vieilli. Et l'histoire du Valais pose d'intéressantes questions actuelles qui justifient largement qu'on la développe, croyez-moi.

Des entreprises pluridisciplinaires

Il arrive de plus en plus fréquemment que les seuls documents ne suffisent plus à répondre aux questions que l'historien se pose. Lorsque son travail est d'envergure, il vaudrait la peine de lui fournir l'appui de spécialistes. Par exemple, pourquoi ne pourrait-il pas compter, s'il en a besoin, sur l'apport de l'archéologie et des multiples disciplines qui gravitent autour d'elle? C'est une question de moyens financiers et de disponibilité des intéressés; c'est aussi une question de juste évaluation des parts de chacun au travail commun. Je suis convaincu que le travail pluridisciplinaire doit être organisé et que notre Société peut y avoir une place, surtout s'il s'agit d'affaires de longue haleine.

Conclusion

Dans les domaines scientifiques où les progrès de la recherche sont assez spectaculaires, les chercheurs savent que la valeur de leurs travaux est éphémère et ils le soulignent bien dans leurs bibliographies abrégées en ne désignant un ouvrage que par le nom de l'auteur et la date de sa parution. Cet usage tend à se répandre en histoire, malgré de nombreuses réticences partiellement justifiées. Il a pour lui, et je ne retiendrai que cela, de témoigner qu'en histoire, comme dans d'autres sciences, aucun travail n'est jamais définitif et, même, que les meilleurs sont plus vite dépassés que les autres parce qu'ils suscitent de nouvelles recherches. En prendre conscience est générateur d'élans nouveaux. Et quel espoir pour les chercheurs, notamment les jeunes, de pouvoir se dire que l'histoire est toujours à faire et à écrire.